

Dossier de presse trigon-film

CHAQUE JOUR EST UNE FÊTE

de

Dima El-Horr

(Liban, 2009)



DISTRIBUTION

trigon-film

Limmatauweg 9

5408 Ennetbaden

Tél: 056 430 12 30

Fax: 056 430 12 31

info@trigon-film.org

www.trigon-film.org

CONTACT MÉDIAS

Régis Nyffeler

077 410 76 08

nyffeler@trigon-film.org

MATÉRIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation: Dima El-Horr
Scénario: Dima El-Horr, Rabih Mroué
Dialogues: Rabih Mroué
Image: Dominique Gentil, AFC
Montage: Jacques Comets
Musique: Pierre Aviat
Son: Jean-Guy Véran, Thomas Robert, Emmanuel Zouki
Costumes: Rana Jamal
Production: Ciné-Sud Promotion, Thierry Lenouvel, Visions Sud Est
Durée: 85 minutes
Langue/ST: Arabe, français f/a

FICHE ARTISTIQUE

HIAM ABBASS	La femme du gardien de prison
MANAL KHADER	La femme qui veut divorcer
RAÏA HAÏDAR	La jeune mariée
FADI ABI SAMRA	Le chauffeur du camion de poules
BERGE FAZELIAN	Le chauffeur du bus
NABIL ABOU MRAD	Le vieux monsieur dans le corbillard
KARIM SALEH	Hisham
SIRVAT FAZELIAN	La dame au gâteau

FESTIVALS

Festival de Rome, Festival de Toronto, Discovery Mannheim Filmfestival

SYNOPSIS

Beyrouth, de nos jours.

Trois femmes qui ne se connaissent pas prennent le même bus pour aller à la prison des hommes, dans l'arrière-pays libanais.

Au milieu de cette terre aride, elles vont être, à travers ce voyage, confrontées bien malgré elles à la quête de leur propre indépendance...

Premier film de la jeune réalisatrice libanaise Dima El-Horr, *Chaque jour est une fête* offre une vision à la fois crue et symbolique de la situation actuelle du Liban, dans un état de ni guerre, ni paix.

RÉSUMÉ

Trois femmes, qui ne se connaissent pas, vont prendre le même bus qui doit les conduire à une prison.

La première, la «femme qui veut divorcer», veut que son ex-mari, qui y est pour longtemps, signe enfin les papiers qui entérinent leur séparation. La seconde, la «jeune mariée», y va pour voir le jeune homme qu'elle a épousé le jour même où il s'est fait arrêter par la police, à la suite d'une course poursuite sur les quais du port. La troisième, la plus âgée et la «femme du gardien de prison», doit y amener l'arme de service, oubliée par son mari pour qu'il n'ait pas de problèmes avec sa hiérarchie.

Entourées d'autres femmes qui papotent, rient et chantent, les voici parties dans un véhicule bringuebalant conduit par un vieux chauffeur au bagout méditerranéen. Mais cet équipage exubérant va vite être confronté à la réalité du Liban. C'est-à-dire à un état de guerre larvée où on ne sait qui et où sont l'ennemi et le danger.

Premier film de la jeune réalisatrice libanaise Dima El-Horr, *Chaque jour est une fête* offre une vision à la fois crue et symbolique de la situation actuelle du Liban, dans un état de ni guerre, ni paix.

BIOGRAPHIE DE DIMA EL-HORR (RÉALISATRICE)

Dima El-Horr est née en 1972 à Beyrouth, au Liban. Ayant vécu son enfance et sa jeunesse dans un pays en guerre, elle décide en 1995 de partir aux Etats Unis et obtient un Masters of Fine Arts in Fimmaking à Chicago (The School of the art Institute). Son film de fin d'études, *The street*, est sélectionné dans une trentaine de festivals internationaux et récompensé à plusieurs reprises. Son deuxième court métrage, *Prêt à porter, Imm Ali* a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux, dont Clermont-Ferrand, et a reçu plusieurs prix, dont l'Antigone d'Or au Festival du Cinéma Méditerranéen de Montpellier. Elle enseigne le cinéma à l'Université Américaine de Beyrouth. *Chaque jour est une fête* est son premier long métrage.

BIOGRAPHIE DE RABIH MROUE (SCÉNARISTE)

Rabih Mroué, né à Beyrouth en 1967, appartient à une nouvelle génération d'artistes libanais contemporains dont le travail artistique novateur est reconnu dans le monde entier. Acteur, auteur/metteur en scène pour le théâtre et scénariste pour le cinéma, il commence à réaliser ses propres mises en scène, performances et vidéos à partir de 1990. Ses travaux sont depuis peu très demandés sur la scène artistique européenne. Constamment en recherche, Rabih Mroué questionne les définitions du théâtre et ses relations avec l'espace, la forme de la performance et le public. Son travail minimaliste fait appel à différents médias comme la vidéo, la performance ou le théâtre. Ses dernières performances ont été présentée au Festival d'Automne à Paris et lors du festival d'Avignon, *Photo romance: de Rome à Beyrouth*. Ses travaux abordent des sujets politiques que la société libanaise tente d'occulter. Il attire l'attention sur le contexte sociopolitique de son pays en créant un théâtre semi-documentaire où réalité et fiction se confondent. Ses petites histoires sur Beyrouth ou le Moyen-Orient remettent en cause les normes de l'identité arabe et des conflits de la région. De la pratique théâtrale à la politique, de la problématique de la représentation à sa vie privée, sa recherche de la «vérité» se base sur des documents, photographies et objets trouvés à partir desquels il crée lui-même d'autres documents, d'autres vérités. A partir de ce matériel, surgit une histoire surréaliste qui joue constamment sur le principe que «entre la vérité et le mensonge, il n'y a qu'un cheveu». Dans sa filmographie d'acteur, on retiendra notamment son rôle au côté de Catherine Deneuve dans *Je veux voir*, un film de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, ainsi que dans *A Perfect Day*, des mêmes réalisateurs, et les films de Ghassan Salhab, *Beyrouth fantôme* et *Terra Incognita*.

NOTE D'INTENTION

«Trois femmes figées dans un contexte social et politique très tendu, où rien ne bouge, de peur d'une catastrophe imminente. Les différents événements ne révèlent que la rigidité de la situation, les empêchant de réagir, d'évoluer, de se développer. A l'instar des héroïnes de ce film, les Libanais n'ont pas les moyens de changer, mais nous savons nous amuser dans un monde où notre vie ne pèse pas lourd. Nous vivons aujourd'hui dans une région dévastée par des guerres perpétuellement renouvelées, incapables de jouer un rôle efficace dans une vie politique défailante. Nous ne pouvons que faire appel à notre imaginaire comme alternative à un paysage en noir et blanc. Pour nous le cinéma est une petite lucarne à travers laquelle nous exposons certaines de nos pensées, de nos obsessions et de nos craintes. Ces femmes ne sont ni optimistes ni pessimistes, elles attendent simplement un «miracle», comme nous... Mais les miracles existent-ils vraiment?»

Dima El-Horr

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Après avoir vu votre film, on ressent très fort comme une malédiction libanaise. Le Liban est un pays démocratique, multiconfessionnel, qui s'est, en quelque sorte, fait voler son histoire, son droit à la paix. Vos personnages féminins portent ça très fort en eux. Avez-vous fait un film engagé?

L'histoire de la guerre civile au Liban n'est pas réglée. Car il n'y a jamais eu de réel dialogue entre les différentes factions. Il n'y a jamais eu d'explication claire sur ce qui s'est vraiment passé pendant cette guerre, pourquoi elle a commencé, pourquoi elle s'est terminée... Contrairement à d'autres pays, il n'y a pas eu de commission «vérité et réconciliation», pas de pardon. Ce film s'inscrit dans un univers très féminin, proche de ma réalité quotidienne. Mes personnages ont été inspirés par des femmes de mon entourage. Mais ce n'est pas un film féministe. Je ne suis pas le porte-parole de la femme libanaise et je n'essaye surtout pas de victimiser mes personnages en assénant une morale ou un message militant. J'observe, je raconte, je montre... Libre à chacun de juger. Ces trois femmes sont des individus à part entière, chacune étant marquée à sa manière par l'Histoire du pays, les guerres vécues et une société libanaise à dominante masculine.

Oui, *Chaque jour est une fête...* est un film très féminin, où les hommes sont quasi absents. Et quand ils sont là, c'est à travers des portraits de «disparus» ou sous forme de menace... Depuis l'Odyssée, c'est l'homme qui part faire la guerre et meurt... Et les femmes sont condamnées à vivre avec leurs fantômes. Les morts ressurgissent, réapparaissent à travers leurs rêves et leurs cauchemars et trouvent toujours une manière d'exister en elles.

Trois femmes, trois générations, des nationalités différentes, une langue presque commune - le français - qu'est-ce qui les réunit ou les différencie? Pourquoi cet anonymat des personnages et cette distance? Pourquoi sait-on si peu de choses de leur vie, de leur religion? De leur histoire propre?

Deux de mes personnages sont libanaises, la troisième est palestinienne. Rien de précis ne détermine leur confession religieuse. À quoi bon? La société libanaise est ainsi faite, une mosaïque de confessions et d'origines, une diaspora éclatée à l'échelle du monde, plus nombreuse que la population du pays, créant ainsi des va et vient continus avec d'autres cultures. Ceci explique, par exemple, pourquoi la plus jeune des trois femmes est née et a vécu en Afrique, et ne parle pas arabe. Trois langues essentielles se parlent aujourd'hui au Liban. L'Arabe, bien sûr, le Français, langue enseignée depuis le mandat français et toujours pratiquée par les élites, et l'Anglais qui est la langue des affaires. Personnellement, je rêve en arabe, parle en français et écris en anglais! Mes personnages sont volontairement à distance, dénués de psychologie et de prénoms... Car ce sont des femmes habituées à faire face aux guerres, aux dangers et à la mort. Ces mots s'inscrivent dans leur propre quotidien et sont aussi « normaux » qu'un chant d'oiseau. Petit à petit, le but du voyage s'évanouit et avec lui les personnages et leurs histoires personnelles... La caméra se met à distance de ces trois femmes qui deviennent des points dans ces vastes plaines désertiques, car les situations s'aggravent autour d'elles, deviennent plus larges et prennent le dessus sur elles. Leurs drames personnels se mêlent aux drames des situations qu'elles traversent. Les histoires personnelles se mêlent à l'histoire du pays. Le personnel se mêle au collectif...

Ce climat de menace, les bombardements, les réfugiés, la prison des hommes... Tout cela vient résumer, cristalliser, symboliser les drames du Liban depuis 35 ans?

Malgré la fin de la guerre civile en 1990, le retrait de l'armée israélienne du territoire libanais en 2000 et celui de l'armée syrienne en 2005, rien n'a vraiment changé au Liban. Les gens vivent dans une bulle de menace, avec l'idée d'une catastrophe qui plane et les guette perpétuellement en coulisses. Le danger peut surgir à chaque instant et ils savent qu'il n'y a pas d'échappatoire. C'est cette idée de menace permanente que j'ai voulu exploiter. Menace d'une guerre omniprésente, jamais montrée, uniquement évoquée par des rumeurs de massacres, des bruits sourds de bombardements, de réfugiés en exode...

Pourtant, ces femmes ne se sentent pas menacées, elles ont intégré ce climat dans leur vie. Cette proximité avec la mort marque leur inconscient, mais sans nécessairement affecter leurs mouvements. Le passé, une série de guerres violentes et sanglantes, pèse sur les personnages et hante les décors et les paysages traversés par ces trois femmes. Une chose leur est évidente: elles sont figées dans une vie politique et militaire agitée qui ne les mène nulle part. Il s'agit du voyage de trois femmes perdues dans une "terre inconnue", menacée par une explosion terrifiante et imminente, ce voyage pourrait avoir lieu aujourd'hui (ou demain). Cette terre qui, peu à peu, devient un terrain de fiction où les fantômes de l'Histoire du Liban et les événements du passé hantent le présent du film. Ces trois femmes cheminent sur une ligne marginale suggérée, une route en manque de repères, pleine de dangers, de bombardements, encadrée de terres arides et désertées.

Les événements du film ont lieu durant une même journée où le hasard semble jouer un rôle important.

"La vie est courte mais les journées sont longues" écrivait Goethe. C'est une journée exténuante et singulière dans la vie de ces trois femmes. Le film se plaît à inventer les détails de cette longue journée/voyage durant laquelle les rêves côtoient les cauchemars, où l'onirisme et le réel sont liés sur des routes interminables. Le hasard joue un rôle essentiel dans le film. Trois femmes, que rien ne prédestinait à se rencontrer, prennent un même bus. Hasard des rencontres, hasard de la vie, puisqu'une balle perdue vient faire basculer leur voyage. Au Liban, la vie, comme la mort, est guidée par le hasard. C'est finalement grâce au hasard qu'un libanais reste en vie.

On sent vos personnages mélancoliques et désabusés, effrayés et amusés. Est-ce la seule attitude possible dans un pays en guerre permanente?

Mon film est sans doute d'une certaine noirceur, mais ne se veut ni optimiste, ni pessimiste. Ces trois femmes ne se projettent ni dans l'avenir, ni dans le passé. Elles vivent le moment présent. Leur optimisme, c'est leur obstination. Elles vivent dans un monde désillusionné : elles savent que la situation politique dans laquelle elles sont figées ne va pas bouger. A l'image du peuple libanais, elles sont condamnées à marcher, à s'exiler pour survivre. Ce mouvement constant devient leur arme de survie. Elles traînent les corps lents et fatigués d'un passé tragique. Guidées par leur obstination, elles survivent en marchant, faisant des efforts héroïques, mais pour quelle raison et pour entrevoir quoi? Quelque chose de lointain et d'impalpable... leur temps serait-il un temps perdu? C'est la dérive de trois femmes, et à travers elles celle de tout un peuple, de toute une région.

On pourrait penser le film pessimiste. Pourtant, il met en scène des femmes qui veulent reconstruire leur vie. C'est très puissant cette force: construire toujours, même si ça doit être détruit le lendemain. Ne jamais abandonner. Ce bus de femmes, ces trois personnages en particulier, vous-même, les femmes libanaises portent-elles si fort cette énergie-là?

J'ai voulu mon film comme un labyrinthe dans lequel on se perd et on se retrouve. Le film se termine là où il a débuté: sur le port, face à la mer où les jeunes mariés ont fait l'amour pour la première fois. Ces femmes ont-elles changé? L'une d'elles s'est mise à fumer. Pourtant elles ne sont pas transformées. Elles font preuve de légèreté, mais pourtant rien n'a changé dans le pays où elles vivent. Leur vie continue, elles sont toujours dans l'imagination de l'amour... et de l'espoir. Face à la mer, elles attendent... "le miracle". A l'image de ce pays cherchant inlassablement à retrouver sa liberté et une souveraineté inexistante et bafouée, à l'image de ce Liban, donc, vivant dans l'illusion de ses victoires imaginaires, et où la terre dégage encore les senteurs de la violence et de la mort d'une guerre civile encore mal cicatrisée, le voyage de ces trois femmes devient la quête de leur propre indépendance.

Vous avez introduit des séquences de rêves. C'est une idée initiale ou c'est une proposition qui est venue dans un second temps?

Dès le début du film, nous savons que le chemin jusqu'à la prison des hommes durera 3 heures et 7 minutes. Mais bientôt la dérive du voyage fait petit à petit perdre la notion du temps, des distances et des directions. Les personnages se perdent dans ces grands espaces et n'ont plus aucun repère. C'est ce qui fait basculer le film entre cauchemar et réalité. Les trois femmes marchent, leurs pas résonnent dans ces lieux désertiques, mais pour arriver où? Peut-être nulle part.

Vous avez écrit le film avec Rabih Mroué, un auteur de théâtre connu pour l'humour noir de ses pièces sur l'histoire libanaise. Pourquoi ce choix et comment avez-vous conçu à quatre mains ce film très personnel?

C'est notre troisième collaboration avec Rabih. Pour nous, écrire ce film – qui est mon premier long métrage - voulait dire ne pas tricher. L'authenticité de notre propos prend ses racines dans la réalité du quotidien d'un Liban à la conjoncture sociopolitique aliénante. Notre vécu, le mien en particulier, s'est imposé comme une nécessité, pour pouvoir réussir à parler de celui des autres. Il a donc fallu se confronter à notre propre réalité. Cette expérience profonde d'introspection m'a permis d'affronter mes obsessions dues aux années de guerres et de prendre conscience de la violence de leurs impacts sur moi et sur toute une population. J'ai donc voulu parler essentiellement de choses très profondément enfouies en moi et qui me constituent. J'ai trop souvent entendu dire que pour mieux vivre il était préférable d'oublier. Mais il faut se rendre à l'évidence, la réalité est toute autre! Savoir accepter la confrontation c'est aller vers la compréhension. C'est cette recherche qui guide l'histoire et les personnages de mon film.

LIBAN: REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1918** Le pays est libéré de l'Empire Ottoman.
- 1920** Début du protectorat français.
- 1943** Indépendance du pays.
- 1946** Les troupes françaises quittent le Liban.
- 1947** Pacte national, définissant les partages de pouvoir entre les différentes communautés.
- 1958** Guerre civile - fin du régime pro-occidental de Camille Chamoun.
- 1969** Les accords du Caire légalisent la présence palestinienne dans les camps du Liban sud.
- 1975** 13 Avril - Début de la guerre civile.
- 1976** Intervention de l'armée syrienne à la demande des formations chrétiennes.
- 1978** Opération Litani : occupation militaire israélienne dans le sud du pays jusqu'au fleuve.
Intervention de la Finul.
- 1979** Le général chrétien Saad Haddad décrète la création de l'état libre du Liban sud.
- 1982** Fondation du Hezbollah.
Opération "paix en galilée" L'armée israélienne envahit à nouveau le sud et assiège Beyrouth.
Massacres dans les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila par les milices chrétiennes.
- 1985** L'armée israélienne se retire du pays, mais maintient sa présence dans le sud.
- 1987** Retour de l'armée syrienne à Beyrouth-Ouest.
- 1989** Accords de Taëf : le liban retrouve la paix, bien que toujours occupé par la Syrie et Israël.
- 1996** Opération israélienne "les raisins de la colère" visant les forces du Hezbollah au Liban sud.
- 2000** Israël se retire du Liban sud après 22 années d'occupation.
- 2001** Retrait partiel des troupes syriennes.
- 2004** A l'initiative de Paris et Washington, adoption de la résolution 1559 visant au désarmement des milices.
- 2005** Rafic Hariri est assassiné dans un attentat qui fait 18 morts.
La Syrie entame la dernière phase du retrait de ses troupes.
- 2006** Nouvelle guerre d'Israël contre le Liban suite à la capture de deux soldats israéliens par le Hezbollah.

PERDUES DANS LE DÉSERT

Trois femmes, qui ne se connaissent pas, vont prendre le même bus qui doit les conduire à une prison. La première, la «femme qui veut divorcer», veut que son ex-mari, qui y est pour longtemps, signe enfin les papiers qui entérinent leur séparation. La seconde, la «jeune mariée», y va pour voir le jeune homme qu'elle a épousé le jour même où il s'est fait arrêter par la police, à la suite d'une course poursuite sur les quais du port. La troisième, la plus âgée et la «femme du gardien de prison», doit y amener l'arme de service, oubliée par son mari pour qu'il n'ait pas de problèmes avec sa hiérarchie.

Entourées d'autres femmes qui papotent, rient et chantent, les voici parties dans un véhicule bringuebalant conduit par un vieux chauffeur au bagout méditerranéen. Mais cet équipage exubérant va vite être confronté à la réalité du Liban. C'est-à-dire à un état de guerre larvée où on ne sait qui et où sont l'ennemi et le danger. Premier film de la jeune réalisatrice libanaise Dima El-Horr, *Chaque jour est une fête* offre une vision à la fois crue et symbolique de la situation actuelle du Liban, dans un état de ni guerre, ni paix.

Comment décrire dans une fiction une situation figée, où rien ne bouge vraiment, de peur qu'une autre catastrophe s'abatte encore une fois? En ayant à la tête ce dilemme, on comprend mieux pourquoi peu de fictions (qui sont d'ailleurs assez rares), en fait quasiment aucune, ne met en scène la réalité du Liban d'aujourd'hui et préfère traiter d'histoires anciennes ou de retour d'exil. Il faut donc déjà saluer le courage, voire le culot, de cette toute jeune réalisatrice qu'est Dima El-Horr. Il faut le saluer car elle a, en plus, réussi à mettre en image cet immobilisme, la vie en pointillé d'une nation à la merci des bombardements de son puissant voisin du sud. Le paradoxe tient à ce qu'elle le fait à partir d'un road movie, c'est-à-dire d'une histoire où les gens bougent.

Chaque jour est une fête représente donc un moment important du cinéma libanais. En tout cas pour au moins deux raisons. La première que nous venons de citer: il marquera de façon profonde la perception que l'on peut avoir de la vie sur place en traitant exclusivement du présent sans flashback vers un passé proche ou lointain. Nous avons là un pays qui n'arrive toujours pas à surmonter ses contradictions sociologiques, religieuses et culturelles. Quand il s'essaie à le faire, il y a toujours un pays voisin ou des «protecteurs» soi-disant bien intentionnés pour lui mettre des bâtons dans les roues, volontairement ou non, comme si les pesanteurs historiques ne suffisaient. D'où cet immobilisme apparent qui frappe lorsqu'on lit un article sur le pays.

La deuxième raison qui fait l'intérêt du film tient aux choix esthétiques courageux de la jeune réalisatrice dont c'est le premier film – il faut le souligner pour prendre la mesure du talent de la cinéaste. Dima El-Horr a choisi en effet de jouer sur les symboles pour ponctuer son récit. Certains sont évidents, comme cette course à travers un tunnel du début, ou encore la fête célébrant l'indépendance du pays – fête «nationale» d'un pays qui ne s'est toujours pas remis d'une longue guerre civile qui a bien duré dix ans. Il y en a d'autres, moins frappants mais dont l'importance en est d'autant plus grande.

Le récit débute comme tout road movie classique: un groupe de gens (des femmes en l'occurrence) qui ne se connaissent pas va être confiné dans un petit espace, le bus, puis être confronté à divers incidents et accidents qui vont rapprocher les protagonistes. Mais très vite, tout va se déglisser, le bus être abandonné pour cause de mort du conducteur, frappé par une balle (perdue?) et la petite troupe de femme se séparer, n'étant pas d'accord, bien sûr, sur le chemin à prendre pour atteindre la prison. Nos trois héroïnes vont se retrouver seules, de plus en plus perdues dans une immensité désertique semblable à une prison sans murs. Tout d'un coup, on réalise que les plans qui étaient rapprochés s'éloignent de plus en plus des protagonistes, accentuant leur isolement et leur confinement. Elles ont d'ailleurs beau faire des rencontres d'ouvriers, même un convoi funèbre, ou de villageois en fuite. En fuite de quoi, on ne sait pas trop, eux-mêmes ne le savent pas. Ils ont peur, donc ils fuient quelque chose. Et cela se trouve dans la direction de la prison. Le danger devient plus présent, le paysage, par ailleurs magnifique, plus oppressant dans la chaleur de midi.

Pourtant, l'atmosphère du récit n'est en elle-même pas étouffante, au contraire. On y trouve même des moments d'humour et de bonne humeur tel que ce plan qui fait d'ailleurs l'affiche du film, où l'on voit les trois femmes assises côte à côte sur un canapé de cuir devant une maison, dont on se demande bien ce qu'il fait là, et où il devient alors frappant que les trois femmes sont également habillées de rouge (l'une par son blouson, la deuxième par sa robe écarlate et la troisième avec son sac vermillon). Ces trois femmes sont elles-mêmes symboliques: deux Libanaises (dont une a vécu à l'étranger) et une Palestinienne, dont la famille a été chassée de chez elle. La prison, elle, semble toujours aussi lointaine, comme si nos héroïnes tournaient en rond dans ce paysage rocailleux. Cette prison semble devenir elle-même un mirage à tel point qu'on se demande de plus en plus si elles vont finir par l'atteindre.

Chaque jour est une fête est donc résolument une œuvre de cinéma. Dima El-Horr privilégie dans sa mise en scène la recherche de l'impact visuel dans la construction de ses plans, dans la tonalité des couleurs et même dans ses dialogues et les sons. L'image enrichit ainsi de signes une intrigue qui, prise telle quelle, se suffirait déjà à elle-même pour faire un film. C'est le choix, audacieux, d'une jeune réalisatrice qui veut exprimer la vision qu'elle a de son pays, qui veut essayer de faire appréhender par le spectateur, de manière sensuelle, les dilemmes et les défis auxquels est confrontée une société qui retient son souffle, pétrifiée par la peur d'une nouvelle catastrophe. On comprend bien que celle-ci peut aussi bien venir de l'intérieur, dans une société éclatée, toujours prête à implorer car elle n'a pas encore pansé toutes ses plaies, que de l'extérieur, dans un Proche-Orient toujours aussi instable et constamment à la limite de l'explosion. *Chaque jour est une fête* est dès lors à prendre aussi bien comme une fiction que comme un essai cinématographique.

Matthias Antoine

(Bulletin TRIGON N°12 / avril 2010)